

L'historien Diogène Laërce sur Diogène le cynique :

Ayant vu un jour une souris qui courait sans se soucier de trouver un gîte, sans crainte de l'obscurité, et sans aucun désir de tout ce qui rend la vie agréable, il la prit pour modèle et trouva le remède à son dénuement. Il fit d'abord doubler son manteau, pour sa commodité, et pour y dormir la nuit enveloppé, puis il prit une besace, pour y mettre ses vivres, et résolut de manger, dormir et parler en n'importe quel lieu. Aussi disait-il, en montrant le portique de Zeus[3] et le Pompéion, que les Athéniens les avaient construits à son intention, pour qu'il pût y vivre. Étant tombé malade, il s'appuyait sur un bâton. Par la suite, il le porta partout, à la ville et sur les routes, ainsi que sa besace[4]. Il avait écrit à un ami de lui indiquer une petite maison ; comme l'ami tardait à lui répondre, il prit pour demeure un tonneau vide qu'il trouva au Métroon[5]. Il le raconte lui-même dans ses lettres. L'été il se roulait dans le sable brûlant, l'hiver il embrassait les statues couvertes de neige, trouvant partout matière à s'endurcir.

Il était étrangement méprisant, nommait l'école d'Euclide école de bile, et l'enseignement de Platon perte de temps[6]. Il appelait les concours en l'honneur de Dionysos de grands miracles de fous, et les orateurs les valets du peuple. Quand il regardait les pilotes, les médecins, et les philosophes, il pensait que l'homme était le plus intelligent de tous les animaux ; en revanche s'il regardait les interprètes des songes, les devins et leur cour, et tous les gens infatués de gloire et de richesse, alors il ne savait rien de plus fou que l'homme. Il répétait aussi sans cesse qu'il fallait aborder la vie avec un esprit sain ou se pendre.

(...) Un jour où il parlait sérieusement et n'était pas écouté, il se mit à gazouiller comme un oiseau, et il eut foule autour de lui. Il injuria alors les badauds, en leur disant qu'ils venaient vite écouter des sottises, mais que, pour les choses sérieuses, ils ne se pressaient guère. Il disait encore que les hommes se battaient pour secouer la poussière et frapper du pied, mais non pour devenir vertueux. Il s'étonnait de voir les grammairiens tant étudier les moeurs d'Ulysse, et négliger les leurs, de voir les musiciens si bien accorder leur lyre, et oublier d'accorder leur âme, de voir les mathématiciens étudier le soleil et la lune, et oublier ce qu'ils ont sous les pieds, de voir les orateurs pleins de zèle pour bien dire, mais jamais pressés de bien faire, de voir les avares blâmer l'argent, et pourtant l'aimer comme des fous. Il reprenait ceux qui louent les gens vertueux parce qu'ils méprisent les richesses, et qui dans le même temps envient les riches. Il était indigné de voir des hommes faire des sacrifices pour conserver la santé, et en même temps se gaver de nourriture pendant ces sacrifices, sans aucun souci de leur santé. Par contre, il admirait les esclaves de ne pas prendre de mets pour eux quand leurs maîtres étaient si goinfres. Il louait ceux qui devaient se marier et ne se mariaient point, ceux qui devaient aller sur mer, et n'y allaient point, ceux qui devaient gouverner et ne gouvernaient point, ceux qui devaient élever des enfants et n'en élevaient

point, ceux qui se préparaient à fréquenter les puissants et ne les fréquentaient point. Il disait qu'il fallait tendre la main à ses amis, sans fermer les doigts.

Ménippe, dans son livre intitulé la Vertu de Diogène, raconte qu'il fut fait prisonnier et vendu, et qu'on lui demanda ce qu'il savait faire. Il répondit : « Commander », et cria au héraut : « Demande donc qui veut acheter un maître. » On lui défendit de s'asseoir : « Qu'importe, dit-il, on achète bien les poissons couchés sur le ventre ! » Une autre chose encore l'étonnait : « Quand nous achetons une marmite ou un vase, nous frappons dessus pour en connaître le son ; s'agit-il d'un homme, nous nous contentons de le regarder. » (...)

Un jour, un homme le fit entrer dans une maison richement meublée, et lui dit : « Surtout ne crache pas par terre. » Diogène, qui avait envie de cracher, lui lança son crachat au visage, en lui criant que c'était le seul endroit sale qu'il eût trouvé et où il pût le faire. (...) Un jour, il cria : « Holà ! des hommes ! » On s'attroupa, mais il chassa tout le monde à coups de bâton, en disant : « J'ai demandé des hommes, pas des déchets ! ». On cite ce mot d'Alexandre : « Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène ! » Les hommes dans le besoin n'étaient pas, à l'en croire, les sourds et les aveugles, mais ceux qui n'avaient pas de besace[9]. Il entra un jour, à demi rasé, dans un banquet de jeunes gens, et reçut des coups[10] ; il inscrivit alors sur un tableau blanc les noms de ceux qui l'avaient frappé, et se promena par les rues, en le tenant devant soi, tout nu, jusqu'à ce qu'il leur eût rendu leurs outrages, en les exposant aux reproches et aux coups de la foule. Il disait être un des chiens les plus loués, et pourtant aucun de ceux qui faisaient son éloge n'osait l'emmener à la chasse. Quelqu'un lui dit : « Je battrais des hommes aux jeux Pythiques », et Diogène répondit : « Non, les hommes, c'est moi qui les bats. » On lui disait : « Tu es vieux, repose-toi », mais il répondait : « Si je faisais la course de fond dans le stade, devrais-je ralentir près du but, ou plutôt foncer vers lui de toutes mes forces ? » Convié à un festin, il refusa d'y assister, sous prétexte que la veille on ne le lui avait pas offert. Il marchait nu-pieds sur la neige, et supportait toutes sortes d'épreuves comme je l'ai dit plus haut. Il essaya même de manger de la viande crue, mais ne persista pas dans cette tentative.

(...) Un homme avait laissé tomber son pain et n'osait pas le ramasser. Diogène voulut lui donner une leçon. Il attacha une bouteille par le goulot, et la traîna derrière lui dans le quartier du Céramique.

(...) Quelqu'un voulait étudier la philosophie avec lui. Diogène l'invita à le suivre par les rues en traînant un hareng. L'homme eut honte, jeta le hareng et s'en alla, sur quoi Diogène, le rencontrant peu après, lui dit en riant : « Un hareng a rompu notre amitié. » Dioclès raconte la scène d'une autre façon : un homme dit à Diogène : « Prescris-moi quelque chose. », Le philosophe prit un morceau de fromage et le lui donna à porter. L'homme refusa, et Diogène lui dit : « Un morceau de fromage a rompu notre amitié. »

(...) Voyant un jour un petit garçon qui buvait dans sa main, il prit l'écuelle qu'il avait dans sa besace, et la jeta en disant : « Je suis battu, cet enfant vit plus simplement que moi. » Il jeta de même une autre fois son assiette pour avoir vu de la même façon un jeune garçon qui avait cassé la sienne faire un trou dans son pain pour y mettre ses lentilles.

Il tenait des raisonnements comme celui-ci : « Tout appartient aux dieux, or les sages sont les amis des dieux et entre amis tout est commun, donc tout appartient aux sages. » Voyant un jour une femme prosternée devant les dieux et qui montrait ainsi son derrière, il voulut la débarrasser de sa superstition. Il s'approcha d'elle et lui dit : « Ne crains-tu pas, ô femme, que le dieu ne soit par hasard derrière toi (car tout est plein de sa présence) et que tu ne lui montres ainsi un spectacle très indécent ? » (...)

(Il était) Sans ville, sans maison, sans patrie (...) Gueux, vagabond, vivant au jour le jour.

Il affirmait opposer à la fortune son assurance, à la loi sa nature, à la douleur sa raison. Dans le Cranéion, à une heure où il faisait soleil, Alexandre le rencontrant lui dit : « Demande-moi ce que tu veux, tu l'auras. » Il lui répondit : « Ote-toi de mon soleil ! » Un homme qui faisait une longue lecture, parvenu enfin au bout de son rouleau, montrait qu'il n'y avait plus rien d'écrit sur la page. « Courage, dit Diogène, je vois la terre. » Un autre lui démontrait par syllogisme qu'il avait des cornes, il se toucha le front et dit : « Je n'en vois pas. » Un autre jour où quelqu'un niait le mouvement, il se leva et se mit à marcher. Un philosophe parlait des choses célestes. « Depuis quand es-tu donc arrivé du ciel ? » lui demanda Diogène. Un méchant eunuque écrivait sur sa maison : « Qu'aucun méchant n'entre ici ! » « Mais, demanda Diogène, le maître de la maison, par où entrera-t-il ? » Il se frottait les pieds de parfum, disant que le parfum qu'on se met sur la tête monte au ciel ; si l'on veut qu'il vous vienne au nez, il faut donc se le mettre aux pieds. (...)

Comme des souris couraient sur sa table, il dit : « Diogène lui aussi nourrit des parasites. » Platon l'appela chien. (...) Un jour où il sortait du bain, quelqu'un lui demanda s'il y avait vu beaucoup d'hommes ; il répondit : non, mais à un autre qui lui demandait s'il y avait foule, il répondit oui. Platon ayant défini l'homme un animal à deux pieds sans plumes, et l'auditoire l'ayant approuvé, Diogène apporta dans son école un coq plumé, et dit : « Voilà l'homme selon Platon. » Aussi Platon ajouta-t-il à sa définition : « et qui a des ongles plats et larges ».

On lui demanda un jour à quelle heure il fallait manger : « Quand on est riche, répondit-il, on mange quand on veut, quand on est pauvre on mange quand on peut. » Voyant à Mégare des moutons portant toute leur laine et des enfants allant tout nus, il s'écria : « Il vaut mieux à Mégare être un bélier qu'un enfant. » Un jour un passant lui cria « Gare ! », mais quand il l'avait déjà heurté d'une poutre qu'il

portait, et Diogène de lui dire : « Tu veux donc m'en donner un second coup ? » Les orateurs lui paraissaient les valets du peuple, et les couronnes des boutons donnés par cette fièvre : la gloire. Il se promenait en plein jour avec une lanterne et répétait : « Je cherche un homme. » Il était un jour trempé jusqu'aux os par la pluie, et comme on le prenait en pitié, Platon intervint et dit aux badauds : « Si vous avez vraiment pitié de lui, allez-vous-en » ; il soulignait par-là l'orgueil de Diogène. Une autre fois, il reçut un coup de poing. « Par Hercule, s'écria-t-il, je ne me serais jamais douté qu'il me fallût avoir toujours la tête protégée d'un casque ! »

(...)

Les Athéniens l'aimaient beaucoup. Ils fessèrent un jeune homme qui avait brisé son tonneau, et remplacèrent le tonneau. Denys le stoïcien raconte que, fait prisonnier à Chéronée, il fut conduit auprès de Philippe. Le roi lui demanda qui il était et Diogène répondit : « Je suis l'espion de ton avidité. » Philippe en fut tout éberlué et lui rendit la liberté.

(...) Un jour où il se masturbait sur la place publique, il s'écria : « Plût au ciel qu'il suffît aussi de se frotter le ventre pour ne plus avoir faim ! » Voyant un jeune homme qui s'en allait déjeuner avec des satrapes, il l'en empêcha, le tira à part, le ramena chez ses parents et leur conseilla de le surveiller. A un autre garçon qui s'était fardé et qui lui posait une question, il déclara qu'il lui répondrait seulement quand il se serait mis tout nu, et qu'il pourrait voir si son interlocuteur était un homme ou une femme (...) Pendant un repas, on lui jeta des os comme à un chien ; alors, s'approchant des convives, il leur pissa dessus comme un chien (...)